

Nicolas Verdan

Le Patient du
docteur
Hirschfeld

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



L'ÉCRITURE DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES ACCORDÉES PAR



Etat de Vaud

ET

prohelvetia

L'AUTEUR LES EN REMERCIE

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR



Etat de Vaud

ET

prohelvetia

L'ÉDITEUR LES EN REMERCIE

« LE PATIENT DU DOCTEUR HIRSCHFELD »,
DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS
DE JANINE GOUMAZ, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : HUILE SUR TOILE DE FELIX NUSSBAUM (1904 -1944),
« DER TOLLE PLATZ » (1931), © BPK / REINHARD FRIEDRICH,
97 x 195,5 CM, DÉTAIL, BERLIN, BERLINISCHE GALERIE,
© 2011, PROLITTERIS, ZURICH
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND – (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-300-0

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

CHAPITRE 1

Berlin, 28 février 1933

MARINUS, qui vient de la mer. Marinus Van der Lubbe, vingt-quatre ans, citoyen hollandais, auto-stoppeur. Les nazis tenaient déjà leur coupable : un garçon hirsute, torse nu, errant hier soir dans le Reichstag en flammes. En sueur, l'air hagard, disaient les journaux, il sortait de la salle Bismarck, quand il s'était fait prendre. Ce matin, les manchettes étaient sans appel : l'incendiaire est communiste. Communiste et homosexuel.

Magnus, le grand. Magnus Hirschfeld, soixante-cinq ans, citoyen allemand, sexologue, fondateur de l'Institut de sexologie de Berlin. Ennemi désigné du Reich : fornicateur, incite la jeunesse à la dépravation. Homosexuel. Juif. En voyage. La Gestapo précisait : retour en Allemagne incertain.

Entre le Reichstag, ou ce qu'il en restait, et l'ancien hôtel particulier du Prince Hatzfeld, aujourd'hui dédié à la recherche en sexologie, il n'y

avait que six cents mètres. Une courte distance parcourue à cette heure tardive par un homme qui s'était mis en tête de corriger le sens que prenaient les événements. Non pas qu'il cherchât à résister à l'installation des forces nouvelles. Au contraire, son uniforme, dissimulé ce soir par un manteau de ville et un élégant chapeau à larges bords, marquait sa foi absolue dans l'ordre qui s'établissait sous la bannière à croix gammée. Or, c'est précisément pour conserver son rang dans la *Waffen SS* que cet homme allait, dans un instant, entrer par effraction dans l'Institut de sexologie. Il lui fallait à tout prix y précéder les enquêteurs de la police secrète.

De Marinus Van der Lubbe, cet homme ne connaissait rien. Sinon son portrait diffusé dans les communiqués de la *Preussische Pressedienst*. De Magnus Hirschfeld, il conservait le souvenir détestable de leurs promenades dans le Tiergarten. Le Docteur, après l'avoir reçu une première fois dans son luxueux bureau, lui avait proposé une série de consultations en plein air. C'était son habitude. Il prenait ses patients par le bras et les conduisait dans les allées du parc. Le Docteur disait qu'on devise plus facilement en déambulant qu'en restant assis dans un fauteuil. Les mots, lors de leur première sortie, étaient venus tout seuls, c'est vrai. Il avait pu lui dire ce qui le tourmentait. Le Docteur, à l'écoute, hochait la tête, il l'encourageait à tout raconter. À sa grande surprise, il lui avait dit que son cas n'avait rien d'extraordinaire. Il n'était pas malade, il n'avait rien à se reprocher.

Lui n'avait retenu que le mot « cas ». Il s'était très vite senti catalogué par le Docteur qui ne

cessait pourtant de lui dire que ses pulsions étaient normales. Il ne fallait pas qu'il s'en fasse, d'autres agissaient comme lui. À l'époque, il imaginait pouvoir encore s'en sortir, en finir avec ses fantasmes. Mais le Docteur se comportait avec lui comme s'il était un spécimen venu compléter sa collection d'étrangetés de la nature.

Ces promenades avaient duré un temps. Le Docteur avait fixé une dizaine de consultations et il semblait toujours prendre un certain plaisir à son contact. Parfois, lorsqu'ils atteignaient les environs du zoo, le Docteur lui serrait le poignet de sa main boudinée et désignait d'un air complice des hommes dissimulés dans un buisson. L'entretien s'interrompait alors. Un jour d'été, Magnus Hirschfeld s'était même laissé distraire par un jeune ouvrier, posté à l'entrée des toilettes publiques et qui leur adressait des clins d'œil entendus. Le sourire aux lèvres, soupirant comme à regret, le Docteur lui avait fait signe de l'index, comme s'il grondait un élève indiscipliné: « Ah, ces petites canailles de chômeurs! Prêtes à tout pour quelques marks. » Sans même s'excuser de cet intermède, le Docteur avait repris: « Où en étiez-vous, jeune homme? Vous me disiez que vos envies revenaient tout le temps. »

L'homme passa devant le Krolloper. Cette ancienne résidence des compagnies d'opéra et de ballet d'État prussiennes avait fermé ses portes il y a deux ans, sur l'air final des *Noces de Figaro*. Le bruit courait que les nazis allaient en faire le nouveau Parlement du Reich. Rangées contre le mur de

l'édifice, plusieurs piles de planches d'échafaudages laissaient entrevoir l'imminence de travaux de restauration.

Le sifflet d'une locomotive fut aussitôt accompagné d'une sonnerie d'horloge. La St. Johannis-kirche, un peu plus loin vers Moabit, indiquait minuit. De l'autre côté de la Spree, un convoi faisait son entrée dans la gare de Lehrter en soufflant.

L'homme était arrivé devant un bâtiment néo-classique, à la façade imposante avec ses oriels à la vue plongeante sur le carrefour de la Beethovenstrasse et de la rue In den Zelten. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas retrouvé devant l'Institut de sexologie. Son dernier rendez-vous avec le Docteur remontait à 1924. Peu avant qu'il ne rejoigne la SS. La haine qu'il avait fini par éprouver pour Magnus Hirschfeld se trouvait désormais renforcée par la menace que la soudaine exposition du médecin aux foudres nazies faisait peser sur lui-même. Son nom figurait certainement dans les questionnaires que le Docteur faisait remplir à tous ses patients. Une liste comportant près de quinze mille noms. Il lui fallait mettre la main dessus au plus vite.

Le ciel, mauve, disparaissait dans les brumes de la rivière et les arbres du parc formaient une épaisse ligne brune, striée par les troncs blancs de bouleaux squelettiques. L'homme se tenait dans leur ombre quand, au détour de la rue In den Zelten, apparut une femme emmitouflée dans un manteau à col de fourrure. Courbée, mais de haute taille, elle avançait à petits pas maladroits, gênée par ses bottines à hauts talons. À la hauteur du portail, elle fit halte pour

fouiller dans son sac à main. Elle ne pouvait pas le voir. L'homme était sorti du parc pour aussitôt se cacher derrière l'un des deux tilleuls du trottoir.

La femme sortit un trousseau de clés. Elle tourna alors la tête, comme si elle avait entendu un bruit. Son ombre dessinait une silhouette immense, traversant la rue jusqu'à la lisière du Tiergarten. Il attendit qu'elle eût tourné la clé dans la porte massive à deux battants pour l'assommer. Il la tira à l'intérieur, la bâillonna puis la ligota. Sans ôter ses gants, il lui fouilla les poches et la poussa du pied sous un banc, calé contre un radiateur. Il traversa ensuite le vestibule et monta les escaliers de marbre. Il se dirigea tout droit vers une porte avec un écriteau : D^r Magnus Hirschfeld. Elle n'était pas fermée à clé. Située à la hauteur des becs de gaz, la pièce baignait dans une lumière jaunâtre, suffisante pour éclairer une collection de photographies tapisant une paroi entière. Fixées par paires, sur fond noir, leur agencement ne devait rien au hasard. On y découvrait une série d'hommes et de femmes, posant en vis-à-vis, vêtus, ou nus.

Vu de plus près, chacun de ces couples n'était formé que d'une seule et même personne, d'apparence tantôt masculine, tantôt féminine. À gauche, le visage empreint de tristesse, un monsieur en smoking apparaissait tout sourire une fois vêtu d'une robe de confection grossière. À droite, il était assis sur un rouet, tenant dans ses mains une pelote de laine, ses cheveux longs tenus par un bandeau.

L'allure fière, un bras dans le dos, l'autre reposant sur le haut de la cuisse, à la manière d'un écrivain au repos, un homme semblait attendre un

geste du photographe. Sur un autre cliché, le même individu, nu, un bras levé à hauteur d'épaule, comme s'il tenait un bouclier invisible, exhibait une paire de seins minuscules et un vagin.

Sur une photographie de format plus large apparaissait un moustachu en redingote à queue de pie, portant des lunettes à grosses montures, écartant de ses mains boudinées les lèvres d'un sexe féminin pour en extirper un pénis minuscule. De toute évidence un médecin, assis sur un tabouret, penché sur sa patiente, étendue sur une bergère à tissu rayé, la tête renversée en arrière sur le dossier, les pieds en éventail. Elle portait des bas de nylon, serrés par un élastique à mi-mollets. En lettres grasses, pour toute légende : D^r Magnus Hirschfeld, *Sexual Transitions*, Sexes intermédiaires, *Sexuelle Zwischenstufen*.

L'homme reconnut cette odeur de formol qui l'avait pris au nez la première fois qu'il avait rencontré le Docteur. À la hauteur de son visage se trouvaient des bocaliers rangés sur des étagères. Sur les étiquettes, on pouvait lire : organes mâles de pseudo-hermaphrodite. L'homme avisa un secrétaire à rouleau en bois clair. Tirant une baïonnette de la poche de son manteau, il glissa la lame sous le verrou du meuble et fit sauter la serrure. Il attendit quelques secondes, espérant n'avoir réveillé personne dans la maison. Il ne perçut que le tic tac d'une horloge murale. Elle indiquait une heure moins vingt. La femme, sous le banc, devait reprendre conscience.

Accroupi, il souleva le rideau de bois qui rendit une odeur de cigare et d'acide phénolique : toute la

mémoire et les projets d'avenir du D^r Hirschfeld étaient là. Avec l'aide de son briquet, il commença à examiner les classeurs : rôle des glandes, développement de l'embryon humain, influence du sperme sur le sang féminin...

Agité, il poursuivit son examen : libido, érection, impuissance cérébrale, fétichisme, type de mariage parfait, métatropisme...

À genoux maintenant, s'appuyant d'une main sur le bord du secrétaire, il promenait l'autre avec lenteur, approchant la flamme quand les lettres se perdaient dans le noir. Il se redressa d'un bond. Il avait trouvé le tiroir où le Docteur rangeait ses questionnaires. Il l'ouvrit et poussa un juron. Il était vide. Tous les dossiers médicaux avaient disparu.

Ligotée, Dorchen, le serviteur dévoué et fidèle de l'Institut de sexologie, avait repris ses esprits. Mordant son bâillon, elle ne parvenait à émettre que de petits grognements. Paniquée, elle craignait le pire : « Et si c'était un violeur venu s'attaquer aux pensionnaires du deuxième étage ? »

Le D^r Hirschfeld était en Suisse. Il revenait d'un long voyage en Asie. Karl Giese, son compagnon, qui dirigeait l'institut en son absence, lui avait déconseillé de rentrer à Berlin. Les choses avaient changé après son départ. Magnus Hirschfeld n'était plus le bienvenu en Allemagne. Juif et homosexuel, le Docteur avait deux bonnes raisons de retarder son retour.

Une heure au clocher de Moabit. La bonne entendit clairement sonner le coup, suivi d'un bruit

de pas dans les escaliers. Elle crut défaillir, une nouvelle fois, quand elle vit une paire de bottes s'arrêter à la hauteur de son visage.

L'intrus était toujours là. Elle sentait son odeur de cirage et de laine mouillée. Il fit un pas en avant. Elle eut juste le temps d'entendre le raclement d'une semelle sur le carrelage avant de sentir une douleur fulgurante dans le bas-ventre.

CHAPITRE 2

Tel Aviv, 28 août 1958

LE CORPS des hommes l'a toujours fasciné. Ce matin, rue Ben Yehuda, c'est une main qu'il aperçoit. Une main brune, veinée, parsemée de poils noirs où perlent des gouttelettes de sueur. Une main sur une crosse de fusil.

Karl se dit que la journée a bien commencé. La main est solide, belle dans sa crispation. Mais Karl ne saurait pas dire la couleur des yeux du soldat. Il y a longtemps qu'il ne regarde plus les visages. Il ne faut pas.

Il y a du monde en ville. Le premier supermarché dans l'histoire d'Israël a ouvert ses portes à dix heures. Le *Supersol* accueille ses premiers clients en grande pompe. Cela fait quelques jours que la radio annonce l'événement : « Chaque client peut se servir lui-même et choisir de ses propres mains les produits dont il a besoin. »

Au signal de l'ouverture, diffusé par micro, la foule massée devant l'entrée se précipite dans les

rayons du grand magasin au son d'une musique jazzy. Karl hausse les épaules, il a le temps. Il cherche un rasoir électrique, et rien d'autre. Une infidélité faite à son barbier, un Sépharade assommant, qui tient boutique un peu plus haut dans la rue. À trop l'écouter raconter ses souvenirs de 1948 au sein de la Haganah, Karl finira par savoir fabriquer des explosifs avec de l'insecticide et du chlorate de potassium.

Dans les allées du *Supersol*, c'est l'embouteillage. Les Israéliens découvrent le self-service. Encore une victoire de Tel Aviv sur l'Orient.

La dernière fois que Karl avait mis les pieds dans une grande surface, c'était chez *Karstadt*, en décembre 1933. Le U-Bahn s'arrêtait directement sous le magasin tout droit sorti de *Métropolis*, et qui donnait à Kreuzberg des airs de studio UFA. En montant les escaliers mécaniques, les tout premiers du genre à Berlin, Karl comprit tout de suite que quelque chose n'allait pas. Des SA goguenards patrouillaient dans les couloirs de la station avec des pancartes attachées par une ficelle autour du cou : « *Kauft nicht bei Juden.* » Il reconnut parmi eux un garçon qu'il croisait régulièrement au *Cosy Bar*, une boîte de nuit du côté de Hallesches Tor, aux murs couverts de photos de boxeurs et de cyclistes. Dans les étages de *Karstadt*, il croisa des vendeuses en pleurs. La direction, forcée de prouver la « christianité du commerce », mettait à la porte tous les employés d'origine juive.

Vitrines des cités en devenir, les grands magasins en disent beaucoup sur les pouvoirs en place. Avec ses huit étages accueillant des bureaux et des

appartements, le *Supersol* est une ambassade américaine en Terre promise. Sa laideur vient bousculer l'élégance trop lisse de Tel Aviv. Ce n'est pas pour déplaire à Karl. Il ne s'est jamais fait à cette ville jardin, dont le tracé régulier et aéré obéit à la vision humaniste d'immigrés allemands, comme lui.

Hantés par le souvenir des rues charbonneuses de la *Mittleuropa*, des architectes aux patronymes germaniques se sont assis un jour sur les plages de Tel Aviv. Réfugiés du nazisme, ils étaient bien décidés à en finir avec la culture du ghetto. Ils ont sorti de leur serviette un jeu de plots et de cubes tout neufs, fabriqués dans leur Allemagne natale. En bâtissant la Ville blanche, ces *Formmeister* ont abattu symboliquement des murs de briques, vieux de plusieurs siècles. Ils ont banni les arrière-cours mortifères, les ruelles sans issue où dépérissait le peuple juif. Grâce à eux, les toits n'abritent plus ces greniers poussiéreux où croupissait la mémoire d'un trop long exode. Désormais, les maisons sont coiffées de terrasse. On y dort à la belle étoile et l'on y reçoit ses amis au coucher du soleil.

Ceinturés de ponts-promenades, leurs paquebots en ciment brut se sont amarrés solidement au sol. Ils donnent sur une mer sans cap, une mer sans appel du large. Personne ne songe à quitter une terre promise.

Ce foyer, baigné de lumière, dans sa clarté revancharde, Karl n'a jamais su l'habiter. En plein midi, sur l'écran des murs trop blancs de Tel Aviv, il projette le film d'une nostalgie muette : une ville, une vraie ville apparaît, tremblotante dans la lueur jaune des becs de gaz. Kommandantenstrasse, une

rue parmi d'autres. Il pleut. Dans le miroir d'une flaque, la façade du numéro soixante-douze ondule. Des lettres rouges surnagent dans cette encre noire : *Zauberflöte*.

Un travesti en combinaison dentelle noire avec nœud carmin tire sur la guinde. La rue disparaît dans l'entrelacs des poulies. Un décor en chasse un autre. Sur le bar du cabaret, une entraîneuse pommadée croise les jambes en minaudant. Une colonne de fumée bleue s'élève au-dessus d'un cendrier en bakélite encombré de porte-cigarettes ambrés.

L'orchestre joue, sans le son. Dans la salle, il y a plein de marins, tous des faux avec leurs maillots de corps serrés sur des torsos malingres. Les soldats, la casquette relevée sur le front, la tunique dégrafée, sont des vrais.

Des couples aux yeux masqués par des loups dansent entre les tables rondes, des hommes soulèvent leurs jupes et réajustent leurs perruques. Sous les nappes retroussées, de grosses blondes, fesses à l'air, marchent à quatre pattes. Elles jouent au petit train avec des messieurs à monocles, empêtrés dans leurs pantalons en accordéon, descendus jusqu'aux mollets. Des plumes roses auréolent les coupes à la garçonne, des bijoux de verre alourdissent des mains boudinées fouillant des corsages bourrés de ouate, des robes froissées tapissent le parquet piétiné par le bal des bottines cirées. Une femme exhibe de gros suppositoires sur sa jupe : des zeppelins brodés sur soie.

Mais Berlin n'existe plus, déjà. Dans un ultime effort, le travesti a bandé ses muscles. Il fait coulisser

le décor d'après la ville, lorsque même les pissotières ont fermé leurs portes, quand l'amour sous les ponts du chemin de fer s'est perdu dans le vacarme des convois de tanks pour le front de l'Est. Des livres brûlent sur la place de l'Opéra, tous les livres de Hirschfeld, ceux de Freud par-dessus, une synagogue part en fumée, des vitrines se brisent. Les hommes en bas résille doivent se planquer, ils troquent leurs escarpins vernis pour des godillots à lacets. Les tantes sont à la rue, les folles se déguisent, mais à l'envers. Elles enfilent les pantalons remisés dans une valise où elles enfouissent maintenant leur dentelle sous des piles de linge taché. Les cravaches ne bottent plus des culs consentants. Elles lacèrent le dos nu des efféminés dans les cellules de Columbia Haus, un KZ, un camp de concentration en plein Berlin.

Depuis cette époque, Karl a le sentiment d'évoluer dans un champ de ruines. En Palestine, il n'a pas trouvé ce paradis terrestre décrit par le D^r Hirschfeld. Il l'entend encore chanter les grâces des jeunes sionistes : « Dans leur habit simple, sans couvre-chef, le cou et les pieds nus, ils paraissent si pleins de joie et d'énergie qu'ils semblent avoir surmonté toutes les inhibitions et tous les sentiments d'infériorité si fréquents à cet âge. » Israël ? Un paradis pour les Juifs, peut-être. En tout cas pas pour les invertis. Comme il se doit, le paradis referme toujours ses portes sur l'existence d'avant.

Si seulement Karl pouvait trouver ici en Israël une main à serrer. Une main, comme celle du soldat tout à l'heure, qu'il ne lâcherait pas jusqu'à ce qu'il ose enfin lever les yeux sur le visage de l'ange.

Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Un jour, Karl a invité un confrère à boire un verre dans le café *Sapphire*, rue Bialik. Un type à peine plus jeune. Il s'était, comme lui, spécialisé dans le droit foncier. Affaires florissantes. C'était en 1944, au printemps. La nouvelle d'un possible débarquement en France excitait les esprits. À Tel Aviv, le Théâtre Cameri venait tout juste d'être inauguré. L'ambiance était à la fête. Sur la terrasse du café, la guerre était si loin. Un vent léger soulevait la serviette posée sur le seau à glace où reposait une bouteille de rosé. Moshe, le type s'appelait Moshe, Karl s'en souvient maintenant. C'était un beau mec, joliment musclé, presque chauve, mais il avait eu le bon goût de se raser les tempes et la nuque. Il parlait beaucoup et trop vite. Il s'essuyait souvent le front avec un mouchoir rouge planté dans la poche de son élégant blazer en laine fine et soie. À un moment, la main de Moshe avait effleuré celle de Karl. Il n'aurait pas su dire s'il l'avait fait exprès. Karl n'avait pas osé lui proposer de l'accompagner chez lui. Il était devenu trop méfiant depuis ce jour de 1940. Quand il s'était laissé aller. C'était la première fois qu'il essayait depuis son arrivée en 1939. Le type lui avait balancé son poing dans la figure, devant tous les clients du café du bord de mer. Il l'avait traité de sale pédé.

Sale pédé. À Berlin, à la fin, on lui disait « sale pédé de Juif! » Il y avait progrès.

Karl s'était déclaré encore une ou deux fois. Avec l'électricien, chez lui, cela n'avait rien donné. Le type avait haussé les épaules et il était parti en sifflotant.

Sa plus amère expérience remontait à 1951. Il s'était lancé lors d'une excursion dans un kibboutz. Le jeune homme était torse nu, il montait une charpente sur un toit. Le soleil tapait fort. Encouragé par le sourire de l'ouvrier, Karl l'avait complimenté sur ses muscles. Le type était alors descendu de son échelle. On eût dit un gamin. Il souriait de toutes ses dents blanches, fier comme un coq.

« T'as encore rien vu ! » avait-il dit. Un pied sur une caisse à outils, le coude en appui sur sa cuisse, il avait joué du biceps sous les yeux ébahis de Karl.

« Mais, dis-moi, tu ne serais pas pédé, toi ? » avait-il ajouté en éclatant de rire.

L'organisateur de l'excursion avait assisté à la scène. Prenant Karl à part, à la sortie de l'autocar dans la station de bus de Tel Aviv, il s'était cru permis de le sermonner.

« Nous sommes en Israël, ici. Ne recommencez jamais ce cirque. Vous pourriez avoir de sérieux ennuis. »

Karl en avait pleuré. Ce soir-là, il s'était assis sur son balcon tout blanc. Il commençait à croire qu'il s'était trompé de bateau en 1939. Tout au moins trompé de port d'attache. Karl avait fumé des cigarettes anglaises jusqu'au petit matin. Leur goût sucré ranimait en lui les effluves réconfortants des cabarets. À l'aube, il s'était aspergé le torse d'un vieux parfum rapporté de Berlin. Il conservait ce flacon avec quelques reliques de ses costumes de travesti dans une petite valise.

Les palmiers, au bout de la rue, s'étiraient en hauteur dans les premiers rayons de soleil. La

promesse du feu ardent semait la panique dans les branches gazouillantes des eucalyptus.

Penché sur la balustrade, il s'était demandé quel effet aurait son corps parfumé, les membres brisés sur le sol de ciment devant l'entrée de l'immeuble : un cadavre embaumant. Il avait souri à cette idée. Une oie d'Égypte avait pris son envol sur un toit voisin. Cela sentait l'arrosage. Non, Karl ne sauterait pas du balcon. Il avait trop lutté dans sa vie pour se supprimer. Il avait su comment éviter les maîtres chanteurs, qui guettaient la nuit dans les fourrés du Tiergarten. Il avait semé la Kripo, qui traquait les paragraphes cent soixante-quinze dans les cabarets de Berlin. Il s'en était sorti de justesse, filant par la loge des artistes avec les travestis affolés.

Les clubs fermaient les uns après les autres. L'univers de la nuit était sous scellés. Des affiches « votez Hitler, liste numéro un ! » remplaçaient les photos des spectacles dans les vitrines. Le rideau était tombé pour toujours. Plus de rappel possible sous les banderoles en tissu à fond blanc, disque rouge et croix gammée, recouvrant les fenêtres de l'*Eldorado*.

Un jour d'été, comme celui qui pointait ce matin-là à Tel Aviv, Karl avait failli être mis en pièces par les chiens des SS, lâchés sur la nappe du pique-nique sur les rives du Wannsee. Karl, nu, avait couru dans les bois. Karl leur avait toujours échappé. Il avait même échappé à Anton, de la Gestapo.

Anton avait un beau visage, lisse, imberbe. Anton ne souriait pas, il avait l'air d'un enfant

triste, résigné. Lorsqu'il avait poussé la porte de la cave du Spielberg, il n'avait pas hurlé comme ses collègues.

Il dit « salut Karl, je m'appelle Anton ». Il ôta sa veste avant de retrousser les manches de sa chemise.

Anton alluma une cigarette. Sans se presser, il alla chercher les électrodes.

Anton s'approcha de Karl avec douceur. Karl était debout, les bras en croix, les poignets entravés par des menottes fixées au mur suintant d'humidité, creusé à même la roche de grès. Anton ne lui souffla pas la fumée dans le visage, comme les autres, dans les bureaux, en haut.

Anton lui baissa les pantalons, doucement.

Anton agit avec précaution, sans regarder. Quand il attacha les électrodes sur le scrotum, il semblait fixer un point derrière lui.

Anton ne l'insulta pas. Il ne le traita pas de « sale pédé de Juif ».

Anton était si jeune. Pas même trente ans. Il avait pourtant déjà beaucoup d'assurance dans son travail.

Anton ne s'en cachait pas, il aimait voir souffrir et c'est pour ça qu'il était là, en face de Karl, soucieux de bien faire. Il aimait la souffrance de Karl, il se l'appropriait, c'était la sienne.

Anton ne lui demanda rien. Les autres avaient essayé de lui arracher des aveux. Ils voulaient savoir où étaient passés les questionnaires du D^r Hirschfeld.

Anton, lui, cherchait simplement à faire le mal. Anton voulait faire son travail de bourreau jusqu'au

bout. Il aurait souhaité voir mourir Karl. Karl, secoué, déchiré par la douleur, ses jambes couvertes d'excréments qu'Anton essuyait avec une éponge mouillée, entre deux séances d'électrodes.

Anton aurait tué Karl si le téléphone mural n'avait pas sonné.

Anton décrocha le combiné. Il dit quelque chose, il avait l'air surpris. Ou plutôt non, il semblait déçu. Mais Karl n'entendait déjà plus rien. Il n'y avait plus que l'ampoule, nue, tournoyant au plafond, toute cette lumière qui incendiait sa tête bourdonnante. La douleur dans le ventre était terrible. Karl s'était évanoui.

Karl, quelques semaines plus tard, s'était retrouvé sur un bateau pour la Palestine. C'était en mars 1939. Karl n'avait pas parlé. Quelqu'un, pourtant, avait signé son ordre de libération. Karl ne veut plus se souvenir. Il n'avait pas le choix. Il était condamné à l'exil. Le bateau n'accueillait que des passagers juifs, comme lui. Le vapeur allait lever l'ancre. Direction Haïfa. Sa poupe portait son nom en lettres hébraïques : « Tel Aviv ». Il battait pavillon allemand. La croix gammée flottait en haut du mât. C'était la dernière année où les nazis collaboraient avec les sionistes pour favoriser l'immigration juive en Palestine. À l'heure du départ, au coup de sirène, il n'y eut personne pour agiter des mouchoirs. Sur les quais, deux soldats de la Kriegsmarine patrouillaient avec leurs dobermans. Ils avaient disparu dans la fumée des remorqueurs.

La foule continue d'affluer dans le *Supersol*. Karl Fein passe à la caisse avec son rasoir. En ressortant dans la rue Ben Yehuda, il avise un petit café situé

juste en face. Les commerçants du quartier y tiennent un véritable conseil de guerre, furieux de la nouvelle concurrence, dont les huit étages font de l'ombre au souk.

Karl se faufile entre les chaises en osier avant de trouver une petite table ronde. Il commande une bière. La chaleur est déjà pesante. Un vent marin, chargé d'humidité, transforme la rue en étuve. Karl change de place pour se déplacer à l'intérieur. Un frigo *made in USA*, ventru, ronfle comme un moteur V8 au point mort. Karl commande un jus d'oranges pressées. Le serveur lui apporte un verre d'eau fraîche. Karl le presse contre son cou, à la racine des cheveux, sous l'oreille. Puis il se passe un mouchoir sur le front. Une odeur de café moulu et de cardamome se mêle agréablement à celle des cigarettes, dont le parfum épais, oriental flotte à mi-hauteur, brassé par les pales d'un ventilateur spasmodique, fixé au plafond.

L'après-midi s'annonce calme. Karl n'a pas de rendez-vous et c'est mieux ainsi. Avec cette chaleur, son étude doit être un four.

Une sieste, puis Karl ira à la mer. Vers les cinq heures, le soleil tape moins fort et c'est le moment où la jeunesse de Tel Aviv descend vers la plage. Il aime voir les surfeurs lancer leurs planches sur les vagues.

Le jus d'oranges est arrivé. Karl en boit des litres tous les jours. Ce breuvage a la saveur de son existence en Israël : douce et amère. L'orange, c'est le fruit défendu. Karl y a goûté et il s'en mord les doigts. Il s'en veut d'avoir écouté le D^r Hirschfeld. Le vieux, « papa », comme il l'appelait, lui avait

chanté les vertus et les beautés de la Palestine. Il n'avait pas tout dit. Ou, comme trop souvent, le Docteur n'avait pas voulu voir.

La rumeur, sur la terrasse du café, s'est tue. Les commerçants ont regagné leurs boutiques. Dans la salle, un dernier client règle sa note. Karl va se lever quand il voit entrer un homme qui fait une courte halte sur le seuil, avant de chercher son regard. De petite taille, mais de corpulence athlétique, le cheveu dru, la quarantaine, le nouveau venu est vêtu d'un impeccable pantalon blanc et d'une chemise bleue à manches courtes, comme Karl les abhorre.

Le type le fixe avec insistance. Karl frémit et baisse instinctivement les yeux, faisant mine d'avoir égaré quelque chose sous sa chaise. L'homme a un beau visage, mais ce n'est pas la raison qui pousse Karl à fuir son regard. Il a tout de suite su à qui il avait affaire. Il les reconnaît, ils débarquent comme ça, l'air de rien, avant de vous emmener.

Le type le dévisage toujours, souriant d'un air qui se veut désinvolte. Karl ne lève toujours pas la tête. Il ne sait pas comment réagir. À Berlin, dans une situation pareille, il aurait peut-être tenté sa chance, faisant mine d'aller aux toilettes, avant de s'enfuir par la porte de service.

L'homme n'a pas bougé. Karl se demande comment ils procèdent ici en Israël. Il n'a encore jamais eu affaire à eux. Il ne va pas chercher à fuir, c'est ridicule. Il a une adresse, une étude bien en vue et des types de ce genre savent tout sur vous quand ils cherchent à vous parler.

La suite des événements est déjà écrite, les rôles sont distribués. Karl fera mine de sortir et

lorsqu'il passera devant l'homme à la chemise bleue, il entendra: « Herr Fein? » Bon, ici il n'y aura pas de « Herr », mais cela revient au même. Ensuite, le type dira, sans se présenter: « Suivez-moi! »

Karl voit maintenant le type qui s'approche en souriant.

— Karl Fein?

Karl regarde dehors.

— Shalom! lance l'homme.

Karl ne parvient pas à articuler un mot. Ce *shalom* sonore et cordial le perturbe. Sa tête résonne d'aboiements secs, d'ordres hurlés, d'injures.

Le type lui tend la main. Karl doit la serrer, il doit dire quelque chose. Mais c'est un piège. Il se retrouvera aussi dans une voiture, on lui posera des questions. Toujours les mêmes questions.

Les pales du ventilateur lui semblent soudain énormes et c'est tout le café qui tourne maintenant.

— Vous vous sentez mal, Monsieur?

Karl sent la main du type sur son épaule. Il entend « Monsieur, Monsieur? » On l'aide à s'asseoir, le serveur apporte un verre d'eau.

Karl Fein reprend ses esprits. Il n'a rien à craindre. Il est citoyen israélien, il vit dans un État démocratique, il a des droits. L'autre est juif, comme lui.

Karl trempe les lèvres dans le verre. Sa main tremble. Cela n'échappe pas au jeune homme à la chemise bleue.

— Ne soyez pas si nerveux, Karl, je m'appelle Dany, je veux seulement vous poser une ou deux questions.

« Karl... » Il a dit « Karl », comme s'ils se connaissent depuis toujours. Cette familiarité ne dit rien de bon à Karl.

— Que me voulez-vous ?

— Vous vous souvenez du D^r Magnus Hirschfeld ?

Le bruit du frigo s'interrompt dans un hoquet de minuterie. Le feulement du ventilateur, jusque-là inaudible, meuble le silence. Le serveur a disparu. Un deuxième type se tient devant l'entrée, interdisant l'accès au café.

Karl aperçoit une Ford blanche, la portière arrière ouverte, rangée devant la terrasse.

— Suivez-nous ! ordonne Dany.